

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1939)

Idées

Introduction à la philosophie

PLATON – DESCARTES – HEGEL - COMTE

5^e partie :

AUGUSTE COMTE

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Idées. Introduction à la philosophie. Platon, Descartes, Hegel, Comte (1939)

Cinquième partie : “Auguste Comte” (pp. 311 à 365)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d’Alain, **Alain, Idées. Introduction à la philosophie. Platon, Descartes, Hegel, Comte (1939)**. Paris : Paul Hartmann, Éditeur, 1939, 268 pages. Réimprimé par l’Union générale d’Éditions, Paris, 1960, 374 pages. Collection : Le monde en 10-18.

5^e partie “Auguste Comte”, pp. 311 à 365.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 25 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Avertissement au lecteur](#), 21 avril 1939

Première partie : Platon. Onze chapitres sur Platon

- I. SOCRATE. - Le plébéien. - Platon descendant des rois. - Maïeutique. - Torpille marine. - L'universel. - La fraternité. - Socrate moraliste. - Socrate en Platon
- II. PROTAGORAS. - Le sceptique. - L'homme d'État - La pensée. - Les cinq osselets.
- III. PARMÉNIDE. - Le faux platonisme. - L'idée extérieure. - Participation. - Le jeu dialectique. - La pure logique. - L'un et l'être
- IV. LES IDÉES. - Le Grand Hippias. - Idée et la chose. - La relation. - Transcendance ? - L'idée et l'image. Intuition et entendement. - L'ordre des idées. - L'idée dans l'expérience. - Le mouvement. - L'inhérence jugée
- V. LA CAVERNE. - Le cube et son ombre. - Un seul monde. - L'erreur. - Les ombres. Les degrés du savoir. - L'évasion. - Le bien. L'esprit du mythe. - Une histoire vraie. - Géométrie. - La preuve d'entendement. - Pragmatisme
- VI. TIMÉE. - Nos songes. - L'immuable destin. - Dieu retiré. - Le Phédon. - La vie future. - L'immuable monde. - La matière
- VII. ALCIBIADE. - L'amour platonique. - Le mauvais compagnon. - Alcibiade tombé. - Le Banquet. - L'amour céleste
- VIII. CALLICLÈS. - Le cercle des sophistes. - Réponse à Socrate. - La nature et la loi. - Socrate dit non
- IX. GYGÈS. - Les lionceaux. - Peur n'est pas vertu. - Gygès a bien fait. - La République. - L'idée de justice
- X. LE SAC. - Le lion et l'hydre. - Désir et colère. - Les vertus de l'État. Les formes dégradées de l'État. - L'homme. - La justice intime. - Rapport de la justice et des autres vertus
- XI. ER. - Qui jugera du bonheur ? - L'opinion et le savoir. - Dieu ne punit point. - Le grand jugement. - L'inutile expérience. - Le choix oublié. - L'éternel à présent

Deuxième partie : Note sur Aristote

Troisième partie : Étude sur Descartes

- I. L'HOMME. - Guerres et voyages. - L'homme d'action. - L'homme isolé. - Sévérité. - Portrait
- II. LE DOUTE. - Doute volontaire. - Douter et croire. - Le géomètre
- III. DIEU. - Fausse infinité. - Grandeur d'imagination. - Entendement et jugement. - Dieu esprit. - Deux religions. - Dieu véridique
- IV. LE MORCEAU DE CIRE. - Ce qui change et ce qui reste. - L'idée d'étendue. - L'atome. - L'inhérence. - Le mouvement
- V. GÉOMÈTRE ET PHYSICIEN. - Réflexion et réfraction. - Le physicien géomètre. - L'aimant. - L'arc-en-ciel
- VI. L'ANIMAL. - L'animal-machine. - La mythologie. - Les passions. - L'inconscient
- VII. L'UNION DE L'ÂME ET DU CORPS. - L'âme n'est pas chose. - L'âme et le cerveau. - La glande pinéale. - Sommaire des passions
- VIII. IMAGINATION ENTENDEMENT, VOLONTÉ. - L'imagination. - Entendement et volonté. - Revue de l'entendement - La volonté dans la pensée. - L'esprit fibre en Descartes
- IX. LA MÉTHODE. - L'existence et l'essence. - Les séries pleines. - Les idées et l'expérience. - L'évidence. - La vraie foi
- X. SUR LE TRAITÉ DES PASSIONS. - L'esclavage de l'homme. - Conseils à la princesse Élisabeth. - Descartes, médecin de lui-même
- XI. L'HOMME-MACHINE. - Les esprits animaux. - La glande pinéale. - Les traces dans le corps. - La mécanique du corps. - L'inconscient
- XII. LES PASSIONS DE L'ÂME. - Les passions sont des pensées. - Sur l'admiration. - La liaison des passions au corps. -Lettres à la princesse Élisabeth et à Chanut. - Amour et haine
- XIII. LA GÉNÉROSITÉ. - Le libre-arbitre. - Le héros. - La mystique rationnelle. - La puissance de l'esprit
- XIV. REMÈDE AUX PASSIONS. - Puissance de l'homme sur son propre corps. - Sur ses pensées. - Aimer vaut mieux que haïr. - Que toutes les passions sont bonnes

Quatrième partie : Hegel

- I. LA LOGIQUE. - L'histoire de la philosophie. - Contradictions. - Rapport de la logique hegelienne à nos pensées. - Être, non-être et devenir. - Sens d'une métaphysique du devenir. - La dialectique hegelienne. - Hegel et Hamelin. - De la qualité à la quantité. - Monadisme et Hegelianisme. - De l'être à l'essence. - Le phénomène. - Le vide de l'essence. - Kant et Hegel. - L'extérieur et l'intérieur. - Passage à la notion. - Jugement selon la notion. - Syllogisme selon la notion. - Rapport vrai du sujet à l'attribut. - Socrate courageux. - Passage à la nature. - Aristote, Hegel et Marx
- II. LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE. - L'esprit dans la nature. - Hegel et Goethe. - La nature mécanique. - Physique et chimie. - La vie. - L'organisme. - La plante et l'animal. - La sensibilité. - Le manque et le désir. - La reproduction et la mort
- III. LA PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT. - Sens d'une philosophie de la nature. - Principe de la philosophie de l'esprit. - Divisions
- IV. L'ESPRIT SUBJECTIF. - L'âme prophétique. - L'humeur et le génie. - Folie et habitude. - Passage à la conscience. - Conscience malheureuse. - L'histoire hegelienne. - L'entendement dans l'objet. - Position de Kant. - Passage à la conscience de soi. - L'égoïsme destructeur. - La reconnaissance et le combat. - Maître et serviteur. - La psychologie. - Insuffisance de la psychologie
- V. L'ESPRIT OBJECTIF. - L'esprit dans l'œuvre. - L'État véritable. - Exemple tiré de la peine. - Hegel et Comte. - Le droit comme moralité existante. - Propriété et contrat Le droit abstrait. - La fraude. - Le crime. La moralité pure. - La moralité sociale. - L'amour. - Le mariage. - La société civile. - L'État. - L'histoire du monde. - La dialectique matérialiste
- VI. L'ESPRIT ABSOLU.
- VII. L'ART. - La notion et l'idée. - L'art symbolique et l'art romantique. - L'art classique, comme médiation. - Hegel et le panthéisme. - Architecture. - Sculpture. - Peinture. - Musique et poésie
- VIII. LA RELIGION. - De l'art à la religion. - La logique dans l'histoire. - Dialectique de la religion. - La religion vraie. - Histoire des religions. - La religion comme histoire
- IX. LA PHILOSOPHIE.

Cinquième partie : Auguste Comte

- I. LE PHILOSOPHE. - Clotilde de Vaux. - Maladie mentale. - Le buste. - Nouvelle religion. - Pouvoir spirituel. - Culte Positiviste. - Le Positivisme et la guerre.
- II. LE SYSTÈME DES SCIENCES. - Les méthodes. - Culture positive. - La mathématique. - Les séries. - Rapport de la mathématique à l'astronomie. - Astronomie. - Physico-chimie. - Biologie. - Sociologie. - Rapport de la sociologie aux sciences. - Morale et sociologie. - La culture encyclopédique. - Les hypothèses. - Le matérialisme. - Tyrannie de la chimie sur la biologie. - La logique réelle, - Apport des diverses sciences.
- III. LA LOI SOCIOLOGIQUE DES TROIS ÉTATS. - Empire de la sociologie. - Histoire sociologique des sciences - Hipparque et Képler. - L'humanité. - Les superstitions. - L'astrologie. - Les nombres sacrés. - La biologie métaphysique. - La commémoration. - Les prétendues sociétés animales. - Politique théologique. - Sociologie positive. - L'état théologique. - La Grèce et Rome. - Le monothéisme. - La féodalité. - Réhabilitation du Moyen Âge. - Spinoza. - État métaphysique. - Le régime Positif. - Le Positivisme constructeur
- IV. L'ESPRIT POSITIF. - La mathématique. - Le préjugé déductif. - Képler mystique. - Cours populaire d'astronomie. - Curiosités astronomiques. - La morale. - Discipline du sentiment. - L'amour de la vérité. - Utilité des sciences. - Éducation encyclopédique. - L'âge métaphysique. - L'esprit sociologique. - Dynamique et statique sociale
- V. PSYCHOLOGIE POSITIVE. - La famille, école de psychologie. - La psychologie individuelle. - La psychologie dans l'histoire. - Notre longue enfance. - L'intelligence séparée. Tableau des fonctions mentales. - Le système cérébral. - L'affectivité - Les fonctions intellectuelles.
- VI. ORDRE ET PROGRÈS. - L'histoire positive. - Conditions du progrès. - Nécessité biologique. - La féodalité. - Conditions de l'ordre. - L'ordre militaire. - Le Moyen Âge. - Le pouvoir spirituel. - Le progrès, développement de l'ordre. - Variations compatibles avec les lois stables. - La puissance humaine. - La liberté réelle. - Broussais. - Statique sociale. - Dynamique sociale.
- VII. MORALE SOCIOLOGIQUE. - La Vierge-Mère - Individualisme. - Contrat social. - Une sociologie de la famille.

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

(1939)

IDÉES

Introduction à la philosophie

PLATON – DESCARTES – HEGEL - COMTE

Paris : Paul Hartmann, Éditeur, 1939, 368 pp.
Réimprimé en 1960 par l'Union générale d'Édition, Paris, 1960,
collection "Le monde de 10-18", 374 pages.

[Retour à la table des matières](#)

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Avertissement

de l'auteur

21 avril 1939

[Retour à la table des matières](#)

Au moment de réimprimer cet ouvrage je me suis proposé de faire en sorte qu'il n'y manque rien de ce qui peut donner à un étudiant le goût de la philosophie. Et, voulant mettre ici tout l'ensemble de la spéculation philosophique, il m'a paru utile de présenter, à la suite de l'étude sur Hegel, le système de Comte qui n'est pas moins complet que celui de Hegel, ni moins libre. Par cet exposé, lui-même complété comme je l'expliquerai, je pense avoir justifié le sous-titre : *Introduction à la philosophie*. Car, selon mon opinion, il n'est pas de système qui porte autant à la réflexion et même à l'invention que celui que l'on nomme Positivisme. À une condition, que je crois ici remplie, c'est que l'apparence d'un dogmatisme sans nuances soit tout à fait enlevée. J'espère avoir donné aux développements de Comte un peu plus d'air, de façon qu'il complète heureusement le système de Hegel, qui, lui, sera toujours trop fini pour éclairer l'étudiant. Je regrette seulement d'avoir trop brièvement parlé d'Aristote, le prince des philosophes, et de ne pas l'avoir présenté tout entier avec sa profondeur inimitable et son poids de nature. Toutefois, le Hegel peut tenir lieu d'Aristote, car c'est l'Aristote des temps modernes, le plus profond des penseurs et celui de tous qui a pesé le plus sur les destinées européennes.

Il faut convenir que Hegel est assez obscur et proprement métaphysique. Cette philosophie est une histoire de l'Esprit et certains passages peuvent rebuter les lecteurs rigoureux par ceci qu'ils résultent surtout d'une sorte d'inspiration poétique. Toutefois il m'a paru que cette épreuve serait utile aux apprentis, Il se trouve qu'au temps même où Hegel donnait ses fameux cours suivis par l'élite de son temps, chez nous Auguste Comte tentait la même chose avec le même succès. Par ces analogies, j'ai pu tracer un dessin de toute la philosophie réelle, capable de relever cette étude, à présent abandonnée faute de courage. En ces grands hommes que j'ai voulu faire paraître en ces pages, l'étudiant trouvera le maître qui lui convient. Ayant souvent désiré d'écrire un Traité de Philosophie, il se trouve que je l'ai écrit, et le voici.

21 avril 1939.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie

Auguste Comte

[Retour à la table des matières](#)

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

I

Le philosophe

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte, polytechnicien, puis répétiteur dans l'école où il avait été élève, finalement chassé de partout et libre penseur absolument, eut une vie misérable par deux causes. D'abord il fut mal marié, et ne rencontra la femme digne de lui et de l'amour vrai que tardivement, en 1844, et ne jouit guère qu'une année du bonheur de penser en aimant. Cette femme se nommait Clotilde de Vaux ; elle pensait ; elle jugeait les passions. Deux maximes d'elle donneront l'idée de ce qu'elle fut : « Il faut, à notre espèce, des devoirs pour faire des sentiments ». Cette maxime fait écho à cette autre du philosophe : « Régler le dedans sur le dehors », qui dit, en d'autres mots, la même chose ; et l'on devinera ici comment deux pensées se rencontrent sans que l'une force ou même change l'autre. La seconde maxime que je veux citer de Clotilde est plus directement efficace pour tous : « Il est indigne d'une grande âme de communiquer l'inquiétude qu'elle ressent ». Cela congédie l'acteur tragique ; et Comte ne fut jamais disposé à faire l'acteur tragique.

Il reste, de cette pure union entre deux âmes fortes et tourmentées, les effusions en forme de prière du veuf sans mariage, effusions qui seraient sublimes en vers, et qui sont encore bien touchantes dans cette prose construite qui est l'instrument de notre philosophe. Par cette seconde phase du malheur de sentiment, on peut juger de la première, qui fut bien pire et sans consolation. Et cette profonde division contribua encore, après la mort du philosophe, à vouloir couper cette philosophie en deux ; tentative que je ne suivrai nullement, négligeant là-dessus de faibles polémiques. On jugera, d'après l'exposé même, que les conclusions étaient toutes dans le commencement. On en aura déjà quelque idée d'après la maxime célèbre que je viens de citer, sur le dedans et le dehors ; car elle éclaire premièrement toute la doctrine de la connaissance, qui commande tout le système ; mais elle signifie aussi une sévère doctrine des mœurs, et l'un des moyens de cette foi retrouvée, qui fit scandale pour les cœurs secs, mais qui s'accorde exactement à la situation humaine positivement définie, comme j'espère qu'on le verra.

L'autre malheur visait plus directement le centre des pensées. À la suite de méditations imprudemment prolongées sur l'ensemble du problème humain, notre philosophe fut jeté dans un tragique état de fatigue qui lit croire à quelque maladie mentale. Toutefois le sage triompha des médecins ; et ce qu'il a écrit lui-même de cette crise est ce qu'on peut lire de plus beau sur l'apparence de la folie, qui est presque toute la folie, et sur le remède que la pensée peut encore trouver en elle-même dans cet état de confusion menaçante. De cette amère expérience, il prit, plus directement sans doute qu'aucun sage dans aucun temps, la connaissance des divagations anarchiques auxquelles est livré l'esprit sans objet et sans règles, et de l'absurdité naturelle aux rêveries de tout genre. Cette leçon est bonne pour tous-, car l'idée qu'il y a une pensée naturelle, et même plus clairvoyante et plus vraie que l'autre, la Cartésienne, est une idée ruineuse, et qui n'est supportée qu'en des natures où la folie même est médiocre et de bonne compagnie. Heureux qui divague irrécusablement dès qu'il s'écarte du vrai pour tous. Cette leçon devait être plus cruelle au penseur de l'ordre qu'à tout autre ; mais elle explique aussi cette discipline continuellement cherchée dans l'ordre extérieur, dans l'ordre social et dans la pratique d'une religion strictement rationnelle fondée sur l'un et l'autre.

En cette victoire chèrement achetée, je n'essaierai pas de deviner les défaites, les fuites, et les moments de désespoir. La seconde maxime de Clotilde fut appliquée avec suite, et bien avant d'être formulée. Il ne reste rien des faiblesses d'une grande âme dans le système si bien fortifié dont je veux tracer l'esquisse. Comte nous a appris la commémoration, qui est simplification et purification. Je conseille au lecteur de tourner quelquefois autour du buste de Comte, si bien placé sur la place de la Sorbonne où se trouve le marché non couvert de l'esprit. Cette forte tête, si bien construite, ne ressemble pas à celle d'un homme malheureux. Ce que le statuaire a su faire, c'est ce que j'essaie de faire aussi, conservant l'architecture et rabattant les vains incidents, qui au reste sont de tous, et n'ont pris importance dans l'histoire de cette pensée, que par l'importance même de ce qu'il fallait sauver et qui fut sauvé.

Tout ne fut pas amertume dans les événements qui bordaient cette pensée. Dès ses premiers travaux. Comte eut la gloire réelle. Bientôt soutenu, même matériellement, par d'éminents disciples de tous les pays, il se vit chef d'école et prêtre de la nouvelle religion ; et, dans sa noble pauvreté, il resta libre de

toute attache avec les pouvoirs et avec les corps académiques, conformément à la sévère doctrine d'après laquelle le Pouvoir Spirituel doit se séparer absolument de la puissance temporelle, et agir toujours par libre enseignement, libre conseil, et libre consentement. Par une conséquence bien instructive, et que la doctrine avait prévue, il sut poursuivre librement et publiquement ses recherches, sans avoir à redouter aucun genre de persécution politique. Cette vie fut donc, au total, ce qu'elle avait rêvé d'être. Mais, par un contraste frappant, la doctrine ne connut pas après lui l'ample et efficace développement qu'il s'en promettait. On sait que, dans tout pays civilisé, le Culte Positiviste a encore aujourd'hui ses temples et ses fidèles. Toutefois par la faiblesse des études scientifiques, de plus en plus subordonnées aux résultats matériels, et par la décadence aussi des Humanités, si bien nommées, la propagation de la doctrine s'est trouvée bien moins rapide que le maître osait l'espérer. Une fidélité resserrée, quant au nombre des fidèles, et l'on ose dire même quant à l'esprit, fait que maintenant un profane comme je suis peut se croire en mesure de défendre utilement la doctrine, et même de la ressusciter en quelque manière en ceux mêmes qui ont juré d'y croire et de régler d'après elle l'ordinaire de leur vie. Je ne parcourrai pas toutes les causes de cette sorte d'oubli, extérieur et même intérieur. J'en ai senti plus d'une fois très vivement les effets. La doctrine positiviste, bien plus largement ouverte de toutes parts qu'on ne croit, était modératrice d'abord par ses parties lourdes et inébranlables, et civilisatrice, comme il fallait par ses suites, qui sont immenses, imprévisibles, et tout à fait selon nos besoins urgents. L'Église Positiviste du Brésil a pu écrire, en 1914 : « La présente catastrophe fratricide résulte du retard de la propagande positiviste, spécialement à Paris. » On jugera par ce qui suit si cette parole est ridicule ou non. C'est de là qu'est venu à l'auteur de ces pages l'ordre impératif de ramener dans ces chemins les méditations des esprits patients, sérieux et neufs, non point par un résumé ou un raccourci de cette immense doctrine, mais plutôt par l'exposition directe de quelques-unes des idées qu'on y trouve, et qui ont aidé un lecteur attentif à comprendre par leurs causes ses propres fautes, celles d'autrui, et finalement les épreuves de ces temps difficiles. C'est pourquoi je repris en 1933 un exposé de 1928 auquel il ne manquait qu'un peu plus d'étendue, et peut-être une expérience redoublée des nécessités et aussi de la puissance de l'enseignement public.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

II

Le système des sciences

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit sans objet divague. Aussi faut-il méditer non point tant sur les méthodes que sur les sciences mêmes ; car l'esprit efficace c'est l'esprit agissant dans la science, et par une sorte d'expérience humaine continuée. La science est l'outil et l'armure de l'esprit ; et l'esprit trouvera sa destinée et son salut, s'il peut les trouver, non pas en revenant sur lui-même confus et confondant, poursuite d'une ombre, mais toujours en cherchant l'objet et s'y appuyant. Toutefois la puissance industrielle que donne la science ne doit figurer ici qu'à titre de preuve indirecte ; car il arrive trop souvent, selon un mot célèbre, que le savant peut plus qu'il ne sait. Et au contraire les parties de la science les mieux instructives, pour cette autre puissance sur soi que nous cherchons ici, sont celles dont les conquêtes, depuis longtemps assurées, n'étourdissent plus ; ce qui laisse entendre que les connaissances devenues scolaires, et qui sont familières à l'homme moyen, suffiront au lecteur attentif. Non que Comte ne se soit montré souvent profondément initié aux recherches les plus difficiles, comme il était, et bon à lire encore aujourd'hui pour le mathématicien le plus hardi et pour le physicien le plus ingénieux. Ces parties

de haute difficulté je les signalerai selon le respect, mais je renonce d'avance à proposer la doctrine par ce côté-là. Car j'aperçois un genre de difficulté qu'il faut vaincre d'abord, et qui est attaché aux parties faciles et évidentes, qu'aisément on croit comprendre. En tout auteur de portée, les parties faciles sont trop souvent méprisées, et ainsi la pente ne se trouve plus ménagée jusqu'aux sommets, que l'on contemple alors de trop loin. Au reste, quant à l'efficacité pour la politique réelle et pour les mœurs de demain, les parties faciles sont celles qui importent le plus. Et puissé-je rendre ces vieilles choses difficiles et neuves, jusqu'à ce qu'on s'étonne de trouver irréfutables des conclusions cent fois réfutées. Or c'est ce que l'on obtient non pas par la preuve, qui n'est souvent qu'une réfutation de la réfutation, mais par t'exposition même, et sans aucune ruse de polémique.

Rien ne caractérise mieux l'Esprit Positif que cette culture, chose toute neuve, par la science réelle et encyclopédique. Mais aussi cette culture suppose une vue d'ensemble, que l'on se plaît à dire impossible, mais qui est au contraire facile par la revue des connaissances incontestables. Au lieu que les corps académiques, vivant chacun de leur spécialité et du respect de toute spécialité, se trouvent tout à fait éloignés de la sagesse qui est pourtant à portée de leurs mains, et tombent au contraire, comme Comte l'avait vu et prévu, dans les recherches subtiles et oiseuses, et finalement dans les divagations sceptiques, comme il apparaît pour les mathématiciens, les médecins, les historiens. Et parce que cette fausse élégance est une chose trop familière au public, l'idée d'un ensemble de connaissances acquises, régulatrices, efficaces pour la police de l'esprit, est de celles qu'il faut présenter depuis le commencement, comme si on parlait à des ignorants.

Car comment croire, avant un examen ample et attentif, que nos sciences, si évidemment insuffisantes quant à l'immense objet, sont au contraire amplement suffisantes quant à la discipline du sujet ?

La mathématique fut originellement, et est encore pour une bonne partie, une physique des nombres des formes et des grandeurs. Mais, par la nécessité des mesures indirectes, d'après notre aptitude à mesurer surtout des angles, le calcul s'est amplifié jusqu'à devenir une science des liaisons mesurables ; et par là le domaine des mathématiques s'étend aussi loin que notre connaissance elle-même. Par ces raisons on s'est longtemps trompé et l'on se trompe encore, jusqu'à prendre la science la plus abstraite pour la plus relevée et éminente. En réalité c'est la plus facile de toutes, puisque dans chaque science des difficultés nouvelles s'ajoutent à celles qui sont propres au calcul. Par cela même il faut considérer l'étude des Mathématiques comme l'indispensable préparation à l'esprit de recherche, et exactement à tous les genres d'observation. Il n'est point de recherche, même historique, dans laquelle le problème du *Où* et du *Quand* ne suppose pas une initiation mathématique. D'après ces exemples on comprendra, en revanche, que l'immense domaine des liaisons et combinaisons seulement possibles ouvre un champ illimité aux recherches oiseuses. La mathématique trouve son sens dans les sciences plus complexes qui dépendent d'elles ; et ainsi se montre le commencement d'une série des sciences, ordonnées selon la marche cartésienne du simple au complexe et de l'abstrait au concret. La mathématique elle-même a fourni le modèle irréprochable des séries pleines et bien ordonnées. Notre philosophe est un des rares hommes qui ait pensé par séries, appliquant ainsi la nouvelle logique, bien différente de

l'ancien syllogisme. Nous rencontrerons dans la suite des exemples de l'application de cette méthode à des problèmes fort difficiles. Mais la série des six sciences fondamentales est une de celles qui fournissent dès maintenant l'occasion d'une réflexion réglée, dont les développements sont bien loin d'être épuisés.

Le rapport de la mathématique à l'astronomie n'est nullement caché. Que l'on considère les moyens du calcul, ou seulement les instruments, on aperçoit aisément que même les descriptions préliminaires qui font connaître le ciel supposent déjà les rudiments de la géométrie et du calcul. Que l'astronomie trouve sa place aussitôt après la Mathématique, et qu'elle en soit l'application la plus facile, formant ainsi le, passage à la science de la nature, c'est ce qui résulte à la fois de, l'éloignement des objets astronomiques, qui simplifie les données, et de ce fait que les événements astronomiques se trouvent soustraits à notre action. L'astronomie devait être, par ces causes, et fut réellement, l'initiatrice de toute physique réelle, par la prompte élimination des causes occultes et l'apparition, dès les premières recherches, de lois invariables. Que la physique soit comme la fille de l'astronomie, c'est ce que l'histoire des hypothèses permet de comprendre jusqu'au détail. Et que la physique soit elle-même plus abstraite que la chimie, nul ne le contestera ; le seul exemple de la balance, qui fut le premier instrument de la chimie positive, conduit à penser que l'étude des relations comme pesanteur, chaleur, électricité, entre les corps terrestres, précédait naturellement une investigation concernant leur structure intime, et leurs stables combinaisons. L'histoire de l'énergie, notion préparée par la mécanique céleste et développée par la physique, jusqu'à fournir la première vue positive sur la loi des changements chimiques, justifie amplement l'ordre des quatre premières sciences. Et quels que soient les retours par lesquels les découvertes chimiques ou physiques peuvent réagir sur l'astronomie et sur la mathématique elle-même, en provoquant de nouvelles recherches, ces relations secondaires ne doivent point masquer aux yeux du philosophe la principale démarche de l'esprit, nécessairement conduit du plus facile au plus difficile. L'ordre encyclopédique se montre. Il reste à poursuivre et à achever la série, travail qui s'est fait dans l'histoire, mais que la réflexion n'a pas toujours aperçu.

La biologie, ou science de la vie, offre évidemment des difficultés supérieures, puisque les vivants, quelle que puisse être leur loi propre, sont nécessairement soumis aux lois chimiques, physiques, astronomiques, et même mathématiques. L'histoire fait voir, et la logique réelle fait comprendre que les problèmes biologiques ne pouvaient être convenablement posés que d'après une préparation chimique qui supposait elle-même les disciplines précédentes. Toutefois, par suite de l'immense intérêt, soit de curiosité, soit d'utilité, qui était attaché à ce genre de recherches, un Immense effort fut fait, depuis les temps les plus anciens pour décrire et tenter de prévoir, quant aux espèces, aux filiations, et quant à l'issue des maladies et à l'effet des remèdes. Il n'en est pas moins remarquable que ce grand effort des naturalistes et des médecins n'eut d'autres résultats, pendant de longs siècles,, que de découvrir des procédés empiriques, certes non négligeables, mais sans aucune lumière pour l'esprit. L'usage du thermomètre dans l'observation médicale, est un exemple entre mille de la dépendance où se trouve la biologie par rapport aux sciences précédentes. De toute façon il faut conclure que les notions physiques et chimiques préalablement élaborées furent les réels instruments de la

biologie positive. Ces articles de philosophie sont aujourd'hui bien connus ; mais il importe de s'en assurer par un retour sur les innombrables exemples. Car la suite et la fin de la série des sciences réserve encore bien des surprises.

La sociologie, nommée par Comte, et on peut même dire inventée par lui, comme achevant la série des six sciences fondamentales, est aussi ancienne que les hommes. Mais le désir de savoir ne suffit à rien. L'histoire et la politique ont semblé tourner en cercle parmi des obscurités et des contradictions qu'on jugera Inévitables, si l'on comprend que les faits sociologiques sont les plus complexes de tous. La société, quelle que soit sa structure propre, est nécessairement soumise aux lois de la vie, et, par celles-là, à toutes les autres. Par exemple le problème de l'alimentation domine toute politique, et même toute morale. Les travaux sont biologiques, chimiques, physiques, et même astronomiques ; ainsi le problème social du travail ne peut être abordé utilement sans la préparation encyclopédique. Le problème de la famille est premièrement biologique. Par exemple, le régime des castes, où l'hérédité règle les rangs et les fonctions, doit être compris d'abord comme une sorte de tyrannie de la biologie sur la sociologie. Mais ce n'était qu'une pratique sans aucune réflexion. Ainsi, dans tous les ordres de recherche, les conditions inférieures, qui ne sont pas tout, mais qu'on ne peut manquer de subir, restaient inconnues aux purs littérateurs à qui revenait la fonction d'écrire l'histoire ; et nos programmes d'études consacrent encore cette séparation entre les sciences positives et les considérations d'utilité ou de dignité ou de parti que l'on rapporte improprement à la philosophie de l'histoire.

Il faut considérer comme une des importantes découvertes de Comte l'idée de rattacher la science des sociétés à la série des sciences bien ordonnées selon l'ordre de complexité croissante. La sociologie est la plus complexe des sciences ; elle suppose une préparation biologique, chimique, physique et même astronomique. Et comme les premiers essais vraiment efficaces de la biologie résultèrent du préjugé chimique, de même il faut dire que les premières lumières réelles dans les recherches sociologiques sont venues et viendront du préjugé biologique, comme les célèbres anticipations de Montesquieu le laissent deviner.

Et l'on reconnaît ici aisément l'idée marxiste, tant célébrée depuis, qui évidemment ne doit rien à Comte, mais qui est pourtant dans Comte. Quand nous aurons à expliquer que les sciences elles-mêmes sont des faits sociologiques, le lecteur devra retenir cet exemple d'une même idée découverte au même temps par différents chemins, le changement des sociétés occidentales, et un certain régime des travaux industriels, et aussi des travaux intellectuels, ayant amené à maturité une conception jusque-là profondément cachée. Bornons-nous à dire maintenant, par notre série même, que la dernière des sciences, la plus complexe, celle qui dépend de toutes les autres, est aussi celle dont dépend la solution du problème humain. Il est aussi vain de rechercher une morale avant d'avoir étudié selon la méthode la situation humaine, qu'il l'est d'aborder la sociologie sans une préparation biologique suffisante, ou la biologie sans la préparation physico-chimique qui dépend elle-même évidemment des études astronomiques et mathématiques. Toute culture scientifique est encyclopédique ; cela éclaire à neuf la recherche elle-même, et aussi l'éducation.

Peut-être le lecteur a-t-il maintenant l'idée, d'après l'importance, le poids et la difficulté du terme final, que la philosophie positive est bien loin de se satisfaire d'abstractions, qui ne sont au contraire à ses yeux que préliminaires. Cette vue d'ensemble ne va plus cesser désormais de corriger ce que l'esprit scientifique, livré aux spécialités, montre maintenant d'insuffisance et quelquefois d'infatuation. Après l'indispensable réforme qui devait enlever et enlèvera inévitablement la direction des études aux littérateurs et aux érudits, il faut maintenant juger les savants eux-mêmes, et surtout les plus assurés en leur domaine, qui ne tyrannisent pas moins. Notre adolescence se trouve comme écartelée entre les mathématiciens et les historiens, d'après une sommaire opposition entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Mais encore une fois l'inspection de notre série des sciences va réduire les conflits à l'ordre de raison.

De ce que chaque science dépend de la précédente, et de ce que la précédente fournit naturellement à la suivante les premières hypothèses, qui sont véritablement des instruments, il ne faut pas conclure que la première des sciences est la plus éminente de toutes, comme les orgueilleux spécialistes se le persuadent. La première des sciences, entendez celle par laquelle il faut commencer, est aussi la plus abstraite de toutes, disons même la plus vide et la plus pauvre si on la prend comme fin. À considérer notre série, mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, on jugera que la science qui suit est toujours plus riche, plus féconde, plus rapprochée du problème humain ; aussi est-elle caractérisée toujours par les lois qui lui sont propres et que les sciences précédentes n'auraient jamais pu deviner. Au vrai ce n'est jamais que par leur insuffisance, mais très précisément déterminée, que les hypothèses dues à la science précédente font apparaître les vérités propres à la science qui la suit. Cette remarque est de nature à terminer tous les débats sur la valeur des idées. Mais l'empire de la science précédente, plus assurée, et d'abord seule assurée, fait toujours illusion ; par exemple l'équation donne forme à la physique, la balance régit la chimie, l'énergétique domine la biologie, et la biologie conditionne la vraie sociologie. Toutefois il est de bon sens que la prétention de détruire le concret de l'abstrait, ou avec plus de nuances, de réduire la science qui suit à n'être qu'une province de celle qui précède, va contre la règle suprême de nos connaissances, selon laquelle l'expérience est la seule source des vérités, sans aucune exception. Et ce rappel à la modestie fait paraître en son vrai jour une idée de tout temps proposée et repoussée ; les philosophes trouveront ici, on peut le dire, la solution d'une des difficultés qui les occupent sans qu'ils puissent jamais avancer d'un pas. Suivant la lumineuse remarque de Comte, nous appellerons matérialisme cette tendance, que corrige la véritable culture encyclopédique, à réduire chaque science à la précédente, ce qui n'est que l'idolâtrie de la forme abstraite, et l'instrument pris pour objet. Cette vue étonne d'abord, mais tous de suite éclaire. Pour peu que l'on fasse attention à la définition même de la matière, qui toujours est abstraite et sans corps, on comprendra que le mot Matérialisme ne caractérise pas moins bien la disposition à réduire la mécanique à la mathématique, que la tendance, plus aisément jugée, à subordonner sans réserves la sociologie à la biologie jusqu'à réduire toutes les lois sociales concernant même la religion et la morale à des conditions de reproduction, d'alimentation et d'adaptation au climat, aberration connue maintenant sous le nom de matérialisme historique. Comte n'a pas pu prévoir cette manière de dire, aujourd'hui populaire, et que vérifie pleinement la rénovation hardie

d'une des notions les plus disputées. Toutefois le lecteur ne recevra pas sans résistance que le mathématicien soit disposé par ses études mêmes au plus pur matérialisme, et s'y laisse aisément glisser. Il est remarquable, mais il est d'abord incompréhensible, que l'idéalisme et le matérialisme, ces deux contraires, passent soudainement l'un dans l'autre ; d'un côté parce que le matérialisme ne trouve rien à penser qu'une simplification hardie et un monde tout abstrait tel que l'homme le fabriquerait sur le modèle de ses machines, ce qui est supposer que nos idées les plus simples sont l'étoffe du monde ; et d'un autre côté, parce que le mathématicien ne saisit jamais que les rapports extérieurs, et se trouve à jamais séparé de ce qui fait le prix de l'existence, dès qu'il se croit trop. L'histoire des systèmes est comme illuminée par des remarques de ce genre. Mais, comme il faut quelque préparation pour les bien entendre, on considérera avec fruit une autre usurpation et une autre tyrannie, qui veulent soumettre absolument la biologie à la chimie ; l'idée populaire du matérialisme s'accordera ici aisément avec le paradoxe positiviste. Et j'ai insisté un peu là-dessus pour faire apercevoir, ou du moins entrevoir, le prix d'une série bien ordonnée. Le développement serait sans fin.

Sur ce propos, je veux esquisser encore la notion d'une logique réelle, notion neuve, et qui doit modifier profondément les doctrines de l'école. L'esprit humain connaît fort mal ses propres démarches, et il ne faut pas s'en étonner, puisque l'extrême contraction de l'esprit exclut tout complaisant regard du penseur sur lui-même ; et qu'ainsi ceux qui pensent le mieux sont aussi les moins disposés à penser la pensée. Ce n'est que dans l'histoire humaine que l'esprit se connaît. Et, par exemple, il apparaît, par le développement tardif des sciences les plus concrètes, que les divers procédés de la logique ont été appris successivement, chacune des sciences fondamentales éveillant et exerçant dans l'homme un mode de penser qui répond à la nature même des questions posées ; d'où l'on voit comment un esprit se forme selon l'ordre encyclopédique. C'est ainsi que la mathématique nous apprend le raisonnement, l'astronomie l'art d'observer, la physique les ruses de l'expérimentation, la chimie l'art de classer, la biologie la méthode comparative, et la sociologie l'esprit d'ensemble. On comprend aisément que l'esprit d'observation corrompt le raisonnement lorsque les difficultés du calcul n'ont pas imposé au chercheur un sévère exercice préalable. Aussi que l'art d'expérimenter, si l'on s'y précipite, exténuera l'observation pure, que seule l'astronomie pouvait nous apprendre. Quant aux autres relations, et surtout à la dernière, d'après laquelle la sociologie, par un retour de réflexion, doit régler finalement toutes les autres sciences par une sorte de jugement dernier, il se trouve des difficultés qu'on ne surmontera pas sans peine, et devant lesquelles un résumé est nécessairement insuffisant. Comte lui-même n'a pas échappé, dans ses abrégés, à la tentation de tracer des chemins faciles, et trop faciles, ce qui est persuader au lieu d'instruire. De là des méprises, et surtout en ses disciples les plus fidèles. Il faut suivre pas à pas les amples leçons du *Cours de philosophie positive* ; faute de quoi on croira savoir ce que c'est que le Positivisme, et l'on ne le saura point du tout.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

III

La loi sociologique des trois états

[Retour à la table des matières](#)

L'idée que les sciences les plus avancées, qui sont naturellement les plus abstraites et les plus faciles, ne sont aussi qu'un acheminement aux autres, et qu'ainsi la dernière et la plus complexe est aussi la plus éminente, cette idée est mise enfin dans son vrai jour par cette remarque décisive que toutes les sciences sont des faits sociologiques. Il n'y a que des faits sociologiques, puisque dans le moindre théorème l'homme y est tout entier et toute la société, et toutes les pressions du monde. Mais les sciences abstraites, comme ce mot le dit si bien, séparent et isolent leur objet, sans quoi elles se perdraient en cette pensée prématurée que la géométrie est le fruit d'une époque, d'une civilisation, d'un régime de travail, et même d'un climat. Ce qui conduirait à cette conclusion, souvent faible par précipitation, que l'homme n'a jamais que les pensées qu'il peut avoir par sa situation historique, par les travaux de ses prédécesseurs, par un certain esprit régnant qui dépend du commerce, des fortunes, des guerres, des loisirs, des archives, et du langage. C'est ce qui est pourtant vrai, mais vrai à sa place, et sous la condition d'un développement progressif qui fait que l'esprit soit capable d'en juger sans tomber dans un

absurde fatalisme et dans le scepticisme négateur. Ici la tyrannie de la sociologie, non moins redoutable que la tyrannie des idées abstraites, est abolie par la puissance même que prend la dernière des sciences et la plus haute, en celui qui connaît assez profondément toutes les autres. Et ce juste équilibre entre tous les degrés du savoir est l'esprit d'ensemble, en qui l'histoire éclaire la raison par cela que la raison a premièrement redressé l'histoire. Cette réserve faite, livrons-nous hardiment à l'idée sociologique.

Il est assez clair que toute science dépend du langage commun, des livres, des archives, de l'enseignement, des instituts, des instruments d'observation et de mesure ; mais on comprend aussi que ces conditions ne peuvent être séparées d'un état de la législation, d'une organisation politique, d'une continuité sociale, d'un progrès de l'industrie, d'un régime du commerce et des travaux. Les archives des Chinois et des Égyptiens dépendaient d'un certain état de la religion, des arts, des mœurs. Et cela est vrai de toute époque et de tout pays, quoique souvent, par une ingratitude qui s'explique, le penseur oublie ces continuel et humbles services hors desquels il ne pourrait rien. Le commun langage exprime et conserve une commune pensée qui fait d'abord et toujours le soutien des spéculations les plus hardies. Le vocabulaire et la syntaxe sont les archives essentielles. Mais combien d'autres monuments portent l'esprit ! L'individu, fût-il Descartes, Leibniz, ou Newton, ne fait que continuer un lent progrès des connaissances, où des milliers de prédécesseurs, connus ou inconnus, ont une part. Et la connaissance elle-même ne serait pas ce qu'elle est sans une marche générale des sociétés qui rompt les castes, change le régime familial, assure les droits et la sûreté, toujours en relation avec les découvertes techniques. Comte demande pourquoi Hipparque n'a pas découvert les lois de Képler. On ne peut comprendre cela par l'intelligence séparée. Mais Hipparque n'avait pas de chronomètre suffisant ; un tel instrument suppose l'ouvrier et l'ingénieur. L'imprimerie, comme on sait, n'offrait pas de grandes difficultés techniques ; mais cette invention, dont les effets n'ont pas besoin d'être signalés, supposait elle-même un certain éveil critique, donc des conditions de politique, de religion, de commerce, de guerre et de paix. Puisqu'il faut abrégé, disons que c'est la société qui pense. Mais disons mieux. Puisque le progrès des connaissances a survécu à tant de sociétés, disons que c'est l'humanité qui pense. Ainsi, dans le développement successif des diverses sciences selon leur complexité croissante, il y a autre chose qu'une loi de logique ; et il s'agit de retrouver la loi sociologique de ce progrès capital, ce qui découvre aussitôt des relations tout à fait méconnues jusque-là entre l'inférieur et le supérieur, contrairement à cette idée anarchique que chaque science est absolument autonome, par elle-même suffisante, et tient lieu d'universelle sagesse, à celui qui la sait. Les racines de la science sont cachées, jusqu'à nous faire répudier, comme par système, notre longue enfance et la langue enfance de notre espèce.

Considérons donc maintenant en quoi les notions scientifiques participent à ces idées et à ces sentiments, aussi puissants que confus, qui conduisirent longtemps les sociétés, et auxquels nul penseur ne peut se vanter d'être étranger. Il s'agit de préjugés, de coutumes, de superstitions, de folles croyances, qu'on voudrait séparer de l'esprit, mais qu'il faut au contraire prendre comme des anticipations naturelles, formant un état naissant de toute science. Et certes il paraît d'abord absurde que les démarches de l'astronomie aient compté jamais avec les passions du prince, et même qu'elle leur ait dû quelque

chose. Mais l'astrologie aussitôt nous éclaire là-dessus. Car d'un côté l'étude des astres n'aurait pas été assez nourrie par le pur amour de la vérité, sentiment aussi faible qu'il est éminent. Mais d'un autre côté l'effort de prédire d'après une sommaire et chimérique idée du rapport entre les astres et nos destins, conduisait naturellement à des observations suivies et même à des calculs, de la même manière que l'observation rituelle des oiseaux et le culte des animaux sacrés devait porter l'attention la plus scrupuleuse vers les moindres différences de forme, qu'on n'aurait point remarquées, ni surtout conservées dans la mémoire, sans les puissants motifs de la politique et de la religion. Encore une fois il faut dire que ce passage insensible de superstition à science est observable seulement dans l'histoire de notre espèce. L'individu dure trop peu pour remarquer en lui-même ces grands changements.

Cette histoire des sciences n'est pas également connue, sous ce rapport, dans toutes ses parties. On peut prévoir que la science la plus abstraite, qui arriva avant les autres à l'état positif, ne portera guère les marques de l'antique superstition d'où elle est sortie. Toutefois, au temps de Pythagore et de Platon, les mathématiciens, n'avaient pas encore rejeté la tradition des nombres sacrés, ce qui permet de supposer un temps où les affinités et propriétés des nombres sacrés furent remarquées comme des miracles. Et ici encore il était inévitable que la superstition attachée à certains nombres conduisît à les mieux connaître. Nous voyons aussi qu'au temps d'Aristote, les propriétés des astres, les constances de leur retour, et jusqu'au cercle, figure parfaite qui seule devait convenir à leur mouvement, étaient encore expliqués par la nature incorruptible et divine que l'on supposait dans les corps célestes. Ce genre de théologie engageait dans les chemins de la science positive. Toutefois ce rapport aurait quelque chose de fortuit si l'on s'était borné à la considération des sciences qui sont depuis longtemps délivrées de théologie. Mais si, au contraire, nous allons aux sciences les plus difficiles, nous sommes en mesure de constater comme un fait ce que nous appellerons l'état théologique de toute recherche. L'usage que la biologie fit si longtemps des causes finales est théologique, si l'on y pense bien ; théologique tant que l'on explique l'arrangement des organes et la fixité des espèces par les desseins d'un créateur. Dans la suite, et autant qu'elle use d'un mystérieux instinct, ou d'un architecte immanent aux tissus, ou d'une force vitale définie par les effets qu'il s'agit d'expliquer, sans que l'expérience y trouve jamais à prendre, on dira à juste titre de la biologie qu'elle est métaphysique ; et enfin, d'après le refus de toutes ces causes, et-la seule recherche des relations d'abord physico-chimiques entre le vivant et le milieu, on définira la biologie positive. Et par exemple nous pouvons maintenant discerner dans Lamarck quelque chose de métaphysique qui n'est plus dans Darwin. C'est ainsi qu'une science se délivre de ses langes. Mais il est important d'apercevoir aussi que les commencements de l'attention furent naturellement, ici comme ailleurs, liés au culte, et que l'idée même d'une loi dépend d'une croyance pratique en une sagesse cachée et invariable, même dans le plus grossier fétichisme. Et, comme le culte des astres conduisit à observer leurs retours, ainsi les auspices furent naturellement observateurs d'oiseaux, et conservateurs de formes et d'archives. Et l'on ne manquera pas de remarquer que les sociétés animales n'ont point d'archives ni de culte, ce qui porte à considérer la religion et même l'art plastique comme le commencement de la science organisée. Et cette vue même conduit à définir la sociologie par la commémoration et l'histoire sacrée. D'où notre auteur a tiré

cet avertissement, encore mal compris, que les prétendues sociétés animales ne sont pas réellement des sociétés.

Venant enfin à la sociologie elle-même, nous constatons aisément que, conformément à la série des six sciences, elle est de toutes les sciences celle qui a conservé le plus longtemps les marques d'un premier état, qui est théologique. Et, chose digne de remarque, par ceci que l'état social est ce qui règle et en même temps retarde et assure toute recherche, l'état théologique de la sociologie, ou disons de la politique, est la suite d'un état théocratique de la société elle-même. La *Politique tirée de l'Écriture sainte* est un monument qui témoigne ici par son titre même, comme aussi le *Discours sur l'histoire universelle*, du même auteur, est une admirable preuve du secours qui est apporté par des hypothèses purement théologiques à un premier essai d'observation des faits sociaux et à une première vue de leurs lois. Et la série des trois états, d'abord éclairée par la biologie, devient pour le sociologue un instrument d'investigation. Car il devait rechercher, dans la suite de l'histoire, un changement de la théologie en métaphysique, qui aurait réglé d'après des abstractions sans corps, à la fois un état de société et les recherches théoriques qui s'y rapportent. Et la Révolution Française se trouva ainsi définie, d'après les anticipations métaphysiques de l'Église Réformée, d'après une doctrine des droits absolus, naturellement jointe à l'idée creuse de l'Être Suprême. Ainsi, comme la sagesse divine, en Descartes, veut dicter les lois du mouvement, ce qui conduit à poser à la nature des questions précises, ainsi la Liberté, l'Égalité et la Fraternité doivent être prises comme des dieux abstraits, ou, si l'on veut, comme des décrets absolus, d'après lesquels, et parce que l'on prétendait leur soumettre l'expérience, se produisirent les éclatantes leçons de politique positive qui présentement nous instruisent. Et, dans la science la plus complexe, de même que dans les autres, on finira par déposer ces hypothèses métaphysiques auxiliaires, qui ne sont au vrai que des références, comme fut le cercle pour les astres. Et sans doute nous en sommes à l'expédient des épicycles, qui porte, en politique aussi bien qu'en astronomie, une marque de religion. Sans ces simplifications hardies, si évidemment anthropocentriques, on ne conçoit pas comment l'investigateur aurait pu se reconnaître en ses erreurs, et discerner dans l'observation ce qui est de lui et ce qui est de la chose. En conclusion, notre philosophe se vante, et non sans raison, d'avoir le premier tenté de délivrer la sociologie de ses échafaudages métaphysiques, et ainsi d'avoir fait apparaître les premiers linéaments de la sociologie positive. Que nous le voulions ou non, nous développons ce riche héritage.

Osons maintenant tracer l'immense tableau du progrès humain. L'état théologique, subdivisé lui-même en Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme, définit à la fois le plus ancien des régimes sociaux, la Théocratie initiale, et les plus anciens des régimes intellectuels, où l'on discernera un avancement bien remarquable, depuis les systèmes clos du fétichisme jusqu'à la vaste conception d'une Providence immuable en ses desseins, en passant par cette classification des forces naturelles que le polythéisme gréco-romain a réalisée par un transport de l'ordre politique à l'ordre cosmique. Et ces remarques ont pour effet d'abolir la stérile opposition, tant de fois commentée, entre la superstition et la science, la superstition n'étant, à bien regarder, et d'abord dans les meilleurs esprits, qu'un premier inventaire, de plus en plus systématique, des nécessités extérieures auxquelles nous sommes soumis. Le passage

de l'astrolâtrie à l'astronomie marque ce long règne des devins et des prêtres. Le régime des castes y correspond naturellement, par la prédominance, seulement, subie, des relations biologiques, que la sociologie découvrira ensuite comme formant la première assise de toute société. Ce régime, qui couvre absolument le domaine de l'ancienne histoire, est déjà en décomposition, aux temps de la Grèce et de Rome, par la prédominance du pouvoir militaire sur l'antique pouvoir sacerdotal, et par le développement, surtout à Rome, du régime militaire conquérant. En résumant cet immense sujet, on lui ôte ses preuves, que l'on trouvera dans Comte, avec les marques d'une étonnante érudition et aussi d'un art admirable de deviner, que les travaux ultérieurs ont confirmé, et dont ils pourraient s'inspirer encore, si l'ingratitude était mieux reconnue comme le principal défaut de l'esprit.

À défaut d'explications suffisantes, que les amples leçons de Comte fourniront d'ailleurs au lecteur, à suffira d'admirer comment le développement du monothéisme, premier effet de l'esprit métaphysique déjà délivré, correspond à un régime militaire défensif, qui développe des mœurs correspondantes, et un essai d'organisation de tout l'Occident, sous un pouvoir spirituel dessiné par anticipation, et affaibli seulement par des dogmes invérifiables propres à un régime de discussion critique. On discernera alors, dans cette nuit prétendue du Moyen-Âge, un éveil de l'esprit et un merveilleux effort de culture, directement opposé à la tyrannie militaire, et encore plus au régime des castes, l'Église catholique s'étant délivrée de l'hérédité biologique, et ouvrant sa hiérarchie à tous les mérites, comme elle enseignait indistinctement à tous ce qu'elle savait le mieux, qui malheureusement ne pouvait, faute de preuves positives, être enseigné que par une servitude intime de l'esprit. Cette réhabilitation du Moyen-Âge, même sous le rapport du progrès spirituel, est une des découvertes de Comte ; et c'est aussi une des parties de sa doctrine qui le livra aux soupçons des partis opposés, les uns ne pouvant admettre que l'on jugeât la religion comme un fait humain, au même titre que l'art et l'industrie ; les autres ne pouvant comprendre que l'on relevât la superstition jusqu'au niveau des plus hautes et des plus fécondes pensées de notre espèce. Nous sommes plus mûrs, je l'espère, pour ce grand jugement et pour cette humaine réconciliation.

L'esprit métaphysique, essentiellement critique et négateur, ne cessa jamais d'être le ferment du progrès intellectuel, même dans les âges reculés du polythéisme et de la magie fétichiste. On en trouvera la plus haute expression dans la fameuse *Éthique* de Spinoza ; mais, en ce même ouvrage, on en apercevra aussi les limites, par une sorte de délire d'abstraction, qui soumet le réel à la déduction pure ; et la politique même de cet auteur, déjà révolutionnaire par une admirable avance, permet de comprendre comment l'individualisme négatif, et la revendication des droits, s'accordent avec ce qu'on pourrait appeler le droit divin du philosophe, dérivé évidemment du droit divin des rois, par une énergique anticipation du règne de l'entendement. En même temps donc que cet esprit, moins rigoureux alors et plus populaire, ruine, au cours du siècle négateur, les restes de l'édifice théocratique, on remarque que les sciences se développent selon leur rang, de l'état métaphysique et même théologique, jusqu'à l'état positif, auquel parviennent alors irrévocablement la mathématique et l'astronomie, entraînant déjà dans leur mouvement la physique et même la chimie. Toutefois la physique devait garder encore longtemps

les traces du régime métaphysique, par ces hypothèses invérifiables, et au fond purement verbales, dont l'éther est un parfait exemple.

Le régime positif s'installe à peine dans nos mœurs politiques. Comte avait espéré, d'après l'impulsion qu'il communiqua à tant de disciples, que le passage de la métaphysique révolutionnaire à la véritable physique sociale pourrait être beaucoup abrégé. En réalité notre époque fait voir des tâtonnements et d'apparents retours, où l'on discernera pourtant un discrédit des constructions socialistes, évidemment métaphysiques, et une investigation politique fondée premièrement sur les nécessités économiques, c'est-à-dire biologiques, ce qui est de saine méthode. On jugera utilement de la sociologie la plus récente en se demandant si elle s'est assez conformée à l'esprit d'ensemble, si aisé à apprécier dans Comte même d'après ce simple résumé. La grande loi des trois états n'a certainement pas été assez appréciée comme idée directive, et de justice, à l'égard des populations arriérées, dont les pensées sont souvent méconnues d'après un préjugé scolaire, ou, pour l'appeler de son vrai nom, métaphysique. Mais sans décider de ce qui est encore tant disputé, on peut, d'après le modèle des sciences les plus avancées, caractériser assez l'état positif. D'abord par cet esprit d'ensemble, qui rattache au présent même le plus lointain passé ; et, plus précisément, par l'organisation de l'expérience, à laquelle sont désormais soumises, au moins par un consentement abstrait, toutes nos conceptions, dans quelque ordre que ce soit ; et enfin par un refus de chercher désormais les causes, qui toujours portent la marque métaphysique et même théologique, et par la seule investigation des lois, ou relations constantes, entre tous les phénomènes, d'après les modèles mathématiques, astronomiques et physiques, qui en donnent dès maintenant une idée suffisamment précise, pourvu que l'on se dégage tout à fait de la tyrannie déductive, qui tend encore trop à réduire le concret à l'abstrait. Mais surtout, en corrélation avec cette sévère discipline, qui ne peut plus être refusée, l'esprit positif, si bien nommé par Comte, est constructeur et non pas seulement négateur, et se propose, d'après l'exemple de la physique, d'imprimer à la réalité sociale des variations petites mais suffisantes, en application de la maxime de Bacon, commander à la nature en lui obéissant, et selon une énergique négation de l'idée fataliste, qui est métaphysique et, au fond, théologique.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

IV

L'esprit positif

[Retour à la table des matières](#)

L'ensemble du système étant maintenant exposé, il reste à expliquer plus amplement, et conformément à toute l'expérience humaine, les idées capitales qui doivent régler notre réforme intellectuelle, politique et morale. L'esprit positif est assailli par les passions, et il ne peut en être autrement, surtout dans les recherches qui touchent directement à nos intérêts. Ce n'est finalement que l'ordre extérieur qui triomphe des passions ; mais la réponse des choses à nos exigences et à nos espérances n'est pas toujours assez claire pour nous décourager de nos chimères. Toutefois l'homme n'a pu manquer de reconnaître d'abord que les rapports des nombres et des grandeurs, si sensibles dans les travaux et le commerce, ne se pliaient point à nos désirs, et que la rigoureuse prévision des résultats valait mieux ici que nos espérances, même quant au bonheur le plus vulgaire. La première idée de l'ordre inviolable, et là plus puissante, résulte en tout homme premièrement de l'art de compter et de mesurer. Cette expérience, quoique indirecte, n'en est pas moins convaincante. D'où vient l'autorité de la mathématique, de tout temps reconnue. Il s'agit alors des relations les plus abstraites, les plus simples, et aussi les plus usuelles ;

aussi des relations les plus étendues, puisqu'il n'y a point d'objet au monde qui ne tombe sous le nombre et sous la mesure. C'est pourquoi la démarche inductive, qui recueille des procédés d'après des expériences constantes, est ici presque toujours masquée par l'appareil et le succès des déductions portant sur l'avenir, et toujours vérifiées. D'où l'esprit humain a d'abord reconnu que ses propres fautes, et sans excuse, l'emportaient de beaucoup, dans cet ordre de connaissances, sur les surprises de l'expérience. Ainsi l'idée de miracle put toujours être effacée par une revue exacte de nos démarches intellectuelles. Et c'est là que notre esprit forma l'idée de sa puissance, et, en un sens, de son entière autonomie. C'est pourquoi la mathématique est arrivée promptement à sa perfection, quant à son objet propre, qui est toujours la mesure indirecte. D'où un empire indiscutable, et indiscuté, qui fait de cette première connaissance le modèle de toute connaissance positive, et le préambule de toute culture encyclopédique. Quant au préjugé déductif, qui a nourri les rêveries de Pythagore et même de Platon, il fut toujours plus utile que nuisible par les effets ; car il n'est pas à craindre que la nature des choses ne nous redresse pas dès qu'un problème est mathématiquement posé, c'est-à-dire justiciable d'une observation directe sans ambiguïté aucune. C'est certainement sous l'empire des mathématiques que l'astronomie a renoncé peu à peu aux préjugés de l'astrolâtrie et de l'astrologie. Képler, encore mystique en cela, cherchait assidûment quelque harmonie digne de Dieu entre les éléments des planètes ; mais la forme numérique de la question ne permettait aucune réponse qui fût contraire aux mesures ; et l'écart même entre les mesures existantes et la célèbre loi des carrés des temps proportionnels aux cubes des grands axes, était elle-même mesurée, ce qui orientait la recherche vers les chemins que Newton devait suivre. Au reste toute rêverie sur les astres se soumet inévitablement à une première description, toute mathématique quant à ses instruments, sphère céleste, équateur, méridien, écliptique. Comte, suivant en cela une idée juste, et trop oubliée, ne cessa jamais, autant qu'il lui fut possible, d'enseigner l'astronomie à un auditoire de travailleurs, dessinant ainsi le plan que nos Universités Populaires n'ont pas su suivre. Et toutefois on remarquera que la vulgarisation des notions astronomiques n'a pas cessé, pendant le cours de l'émancipation métaphysique, d'éclairer utilement l'esprit public. Il faut dire seulement ceci, que, par une préparation mathématique insuffisante, on risque toujours de sacrifier la simple description à ce qu'il y a d'émouvant en certains faits rares et mal connus. Nos vulgarisateurs parleront plus volontiers des canaux de Mars que de l'orbite de cette planète et de ses mouvements observables. Comte avait bien prévu que l'astronomie risquait d'oublier sa destination en des recherches moins directement utiles à la formation de l'esprit positif. Ces pages font scandale aux yeux des chercheurs pour qui toute vérité est supposée utile et bonne. Ils sont bien loin de la discipline positiviste, qui se propose toujours, comme on l'a remarqué, une juste proportion entre les diverses connaissances, et une orientation de toutes vers la principale, qui doit changer nos destinées. Il y a un grand contraste, et choquant, entre ce qu'un esprit curieux peut savoir des étoiles doubles, et les notions incohérentes, auxquelles il est souvent réduit concernant les richesses, les droits, les devoirs, et l'avenir humain. L'esprit positif réagit énergiquement contre l'intempérance du savoir, en reprenant l'ancienne idée de Socrate, que c'est au fond la morale qui importe, mais en rendant aussi à chacune des sciences le culte, peut-on dire, qui lui est dû. La vraie raison du savoir n'est pas une vaine curiosité, qui d'ailleurs se contente souvent de peu, ni même un souci des progrès matériels, qui n'intéresse souvent que des passions

inférieures ; la vraie raison de savoir c'est la sagesse même, et l'organisation d'un avenir raisonnable pour toute notre espèce.

Toutefois il importe de suivre cette grande idée jusqu'aux racines. Car il n'est nullement question de substituer au désordre des passions un ordre fondé seulement sur l'intelligence. En tout homme la connaissance efficace procède d'un tumulte de sentiment qu'il doit surmonter. Qu'il s'agisse de la peur, du courage, ou de l'amour, les premiers mouvements sont naturellement convulsifs, et la connaissance n'a d'abord de prix qu'autant qu'elle impose à ces mouvements la règle même des choses, c'est-à-dire autant qu'elle les transforme en actions. Ainsi ce n'est pas seulement le besoin proprement dit qui, en poussant à l'action, rend nécessaire l'investigation. Un autre genre d'utilité, profondément senti dès que les premiers besoins sont satisfaits, consiste dans une discipline du sentiment lui-même ; et telle est la récompense de l'effort mental. Un des effets de la physique, et non des moindres, est de nous guérir de l'épouvante que produit naturellement tout phénomène rare, comme l'éclipse ou la comète. Et cela s'étend à toutes nos connaissances, et nous sommes bien loin de concevoir le monde incohérent des émotions de tout genre, tels qu'il a pu être avant le moindre essai d'explication. L'ancienne magie, les oracles, la prétendue science des songes, les sacrifices, les cérémonies, les fêtes, nous en donnent quelque idée. Ces énergiques remèdes sont le signe indirect d'un état mental, qui vraisemblablement revient dans tous les genres de folie. Si l'on a bien compris que le savoir positif est sorti, par un long progrès, des antiques doctrines théologiques, on comprendra alors comment, dans l'individu aussi bien que dans l'espèce, une connaissance réelle correspond toujours à une première impulsion, d'abord de sentiment, et manifestée par des actes instinctifs que la nature des choses redressait premièrement, mais encore mieux manifestée par la moindre prévision. Il est donc hors de doute que la science se greffe et vit sur un sentiment réel et fort, qu'elle transforme sans jamais l'abolir. Comte a osé dire, ce que chacun reconnaîtra sans honte, que le pur amour de la vérité est à la fois très éminent et très faible, et que l'ambition même n'est pas ici une garantie qui suffise. Et l'amour d'autrui qui n'est lui-même purifié que par une réflexion suffisante, serait encore trop faible pour déterminer les premières démarches de l'esprit. Dire que toute conception fut d'abord théologique, et l'est aussi dans l'enfant, c'est dire qu'il faut retrouver, au commencement du savoir, quelque sentiment auquel le savoir réponde ; et c'est ce que le commun langage exprime, car sentiment dit plus qu'opinion, et plus qu'avis, et plus que doctrine quand l'homme veut sérieusement conseiller ou juger. C'est donc par un retour au sérieux de l'esprit que le sage des temps nouveaux apprécie sans indulgence les recherches qui n'ont pas directement pour fin un progrès d'intime civilisation. Au reste il est clair pour tous que le progrès des connaissances, quant à l'étendue et à la variété, ne peut porter l'espérance humaine attendu que nous serons toujours infiniment éloignés de savoir tout ce qu'un esprit curieux voudrait saisir ; et il serait fou de compter que le miracle d'une découverte intellectuelle pourrait avancer tout d'un coup la solution du problème humain. Par exemple l'explication de quelques miracles suffit pour les éliminer tous ; et le bon usage du savoir nous manque plus que le savoir même. C'est ce que signifie une éducation de l'esprit toujours encyclopédique, c'est-à-dire toujours visant à l'équilibre intérieur. Considérée sous ce rapport, la science ne peut tromper l'espérance.

Cette assurance positive, évidemment compatible avec une modestie de l'esprit, trop bien fondée, diffère tout à fait de cette curiosité vaine qui se porte aux nouveautés. La loi des trois états signifie qu'il n'y a point de nouveautés, même dans le savoir, et que l'esprit a seulement pour rôle de répondre aux questions que l'ancienne théologie posait naïvement. En ce sens l'âge métaphysique, qui détruit sans fonder, et qu'il faut nommer négatif, doit être considéré, selon l'expression de notre philosophe, comme une longue insurrection de l'esprit contre le cœur. Et ce genre de connaissance, trop commun chez les spécialistes qui ne savent que réfuter leurs prédécesseurs, conduit naturellement à la déclamation sceptique, par une habitude de misanthropie qui n'est qu'une méconnaissance du passé humain. On saisit peut-être alors que l'esprit d'ensemble est fondé plutôt sur une meilleure connaissance des vrais besoins de l'homme que sur un système du monde qui sera toujours misérablement incomplet.

On conçoit sans doute à présent ce que c'est que l'esprit sociologique, et que la sociologie n'est pas une science nouvelle qui s'ajoute seulement aux anciennes, mais bien une discipline de réflexion qui les domine toutes ; et cette conception, qui compte parmi les parties les moins comprises et les moins acceptées du positivisme, permet même de régler, par l'esprit sociologique, ce que l'on doit appeler l'intempérance sociologique. La sociologie est essentiellement une philosophie, qui ne doit jamais cesser d'équilibrer la culture scientifique, de la préparer par l'éducation des sentiments et par le culte des arts, ni de relier, ce qui est la même chose, le présent et l'avenir d'après la contemplation de l'ensemble du passé humain. Ce genre de synthèse, déjà essayé, mais prématurément, par Bossuet, Montesquieu, Condorcet, est amplement réalisé par notre auteur dans ses admirables leçons de Dynamique Sociale, qui toutefois ne sont pleinement éclairées que par le système de Statique Sociale que l'on trouvera dans le Cours de *Politique positive*. Il est trop vite fait de confondre l'esprit positif avec la critique négative qui marque trop souvent le préjugé scientifique. Mais les mots eux-mêmes redressent ce jugement. Positif s'oppose à négatif ; et l'esprit positif reprend et développe, en vue de l'avenir, tout le trésor de la religion, des mœurs, et des arts, par une considération toujours plus scrupuleuse du système entier des sciences, enfin complété par l'esquisse, et plus que l'esquisse d'une sociologie positive. Il est à souhaiter que cette attitude d'esprit, toujours fondée sur l'expérience interprétée selon la rigueur, soit mieux comprise et plus imitée par les jeunes générations, légitimement soucieuses de lier le progrès à la tradition, et de légitimer, surtout par des vues d'abord strictement biologiques, ainsi qu'on l'expliquera, toutes les anticipations et les prétentions du cœur. Hors du système dont j'ai donné une idée, et sans le fil conducteur des deux précieuses séries, l'une plutôt épistémologique, et l'autre directement sociologique, la science est condamnée à errer entre les applications mercantiles et la sophistique. Notre époque éclaire la pensée de Comte, et la vérifie d'une manière éclatante, par les surprises mêmes de notre désordre, tant moral qu'intellectuel.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

V

Psychologie positive

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on entend par le terme de Psychologie l'étude de la nature humaine considérée dans ses appétits, ses affections et ses pensées, on peut décider que l'observation de l'homme par l'homme, tant de fois essayée par d'ambitieux littérateurs, n'alla pourtant jamais au delà de ce que l'expérience domestique et le langage populaire rendent sensible à tous, et surtout aux femmes, qui ont toutes à gouverner un petit royaume, et qui dépendent plus que les hommes des opinions et des affections. Surtout si cette connaissance pratique est éclairée par la lecture ordinaire des meilleurs poètes, il sera toujours vrai que la famille, complétée par le cercle des amis et des coopérateurs, est le lieu de choix où l'enfant s'exercera à deviner et à prévoir les réactions des êtres humains devant la surprise, l'injure, la déception, la contradiction, l'éloge, le blâme, le mépris, la misère. Et certes, il y a plus de vérité dans cette sagesse commune et proverbiale, que dans les maximes misanthropiques, inspirées soit par le dogme théologique, soit par la critique métaphysique. Toutefois cette pratique est encore bien loin d'une science véritable. Les rapports réels de l'action, du sentiment, et de l'intelligence ne sont scientifiquement observables que dans l'espèce, comme on l'a déjà remarqué au sujet de la logique

réelle, qui est aussi une psychologie de l'intelligence. Que l'esprit sociologique soit seul capable d'analyser correctement le rapport des hypothèses à l'expérience, c'est ce qu'enseigne déjà la série des six sciences fondamentales, considérée comme une première esquisse du progrès humain. Les trois états, comme on l'a sans doute compris, vivifient cette première esquisse, en rétablissant le sentiment à sa juste place, d'où il anticipe continuellement. par le culte, les recherches ultérieures de l'entendement. Il ne faut pas moins que l'ensemble du progrès humain pour révéler à l'individu le secret de sa propre enfance théologique et de son adolescence métaphysique. C'est par cette méthode, encore neuve aujourd'hui, que l'observateur de la nature humaine sera délivré des fantaisies et des aberrations individuelles qui attirent la curiosité et permettent aussi toutes les hypothèses. Mais l'erreur la plus naturelle, puisque tout psychologue à prétentions scientifiques était plutôt spectateur qu'acteur, et plutôt intelligent qu'affectueux, est d'avoir considéré que le moteur humain est toujours l'intelligence, qui règle d'après ses lois propres les affections et les actions. D'où cette erreur dérivée, et de grande conséquence, qui apparaît en même temps que l'esprit critique, ou métaphysique, et qui consiste à méconnaître l'existence naturelle des penchants altruistes, erreur commune aux prêtres monothéistes, aux métaphysiciens laïques, aux empiristes, et aux sceptiques. L'idée que les calculs de l'intérêt personnel conduisent seuls à se faire des alliés, des amis et des compatriotes ne pouvait manquer de séduire des penseurs si différents quant à la culture, parce que, manquant tous également des lumières de la sociologie positive, ils partaient toujours de l'individu pour comprendre la société. D'où une idéologie misanthropique, que la sociologie seule pouvait directement redresser, l'existence individuelle apparaissant alors comme une abstraction vicieuse, puisque la vie sociale n'est pas moins naturelle à l'homme que le manger et le dormir.

Cette première réformation du jugement n'était encore que négative. L'observation de l'enfance humaine dans l'histoire sociologique permet d'apercevoir la source de tous ces sophismes métaphysiques, qui n'est qu'une méconnaissance du passé humain. D'abord l'observation des religions, soit primitives, soit élaborées, fait apparaître selon leur juste importance un genre de pensées que l'ordre extérieur ne vérifie jamais, analogues à celles que l'on retrouve dans le délire, dans le rêve, dans la folie, et qui font voir que l'esprit divague naturellement, par rapport au vrai, sous l'impulsion du sentiment, surtout fortifié par les nécessités sociales. Ces croyances ne sont nullement arbitraires, puisque l'esprit enfant devait se conduire d'abord devant la nature inhumaine, d'après une analogie supposée entre les forces extérieures et le monde humain, qui est le premier connu, et, à tout âge, la première source, au moins en apparence, de presque tous nos malheurs. Mais la liaison enfin saisie, d'après la loi des trois états, entre les naïves croyances et le développement des connaissances positives, devait faire entendre que le sentiment est normalement le premier moteur de la recherche en tous sujets. Si l'on ne sait point reconnaître l'intelligence dans les fictions monothéistes, polythéistes, et même fétichistes, il faut renoncer à comprendre la continuité humaine, et par suite à se connaître soi-même. Disons donc, secondement, que cette histoire de notre longue enfance, si on sait l'accepter comme elle est en dominant l'orgueil métaphysique, éclaire comme il faut le régime actuel tel qu'on le trouve dans les esprits les plus cultivés. Car il faut avouer qu'en dehors de la connaissance de l'ordre extérieur selon la méthode positive, à laquelle l'esprit

se plie sans difficulté dès qu'il sait, les opinions de tous concernant les problèmes les plus difficiles et les plus urgents n'ont nullement pour soutien réel les arguments d'avocat qui se montrent dans les discussions, mais toujours un sentiment qui correspond aux relations de famille, de coopération ou d'amitié. Ces sentiments ne sont jamais sans vérité puisqu'ils traduisent des nécessités sociales, et, par elles, des nécessités cosmiques, mais évidemment avant une connaissance positive des unes et des autres. D'où il résulte encore une fois que les croyances naïves sont la véritable ébauche des notions les plus élaborées. On doit donc reconnaître, en conclusion de ces remarques concordantes, que l'intelligence reçoit toujours ses impulsions du sentiment comme elle reçoit ses règles de l'action. D'où il suit qu'une intelligence délivrée de ces liens précieux serait condamnée à une divagation sans limites, et qu'enfin l'entendement n'est assuré et capable de redresser l'action et le sentiment qu'autant qu'elle se modèle, par la science réelle, sur l'inflexible et immuable ordre extérieur. « Agir par affection et penser pour agir », cette devise positiviste est pour surmonter l'orgueilleuse insubordination de l'intelligence, qui caractérise l'esprit métaphysique. Mais ces conditions sont aussi de celles que l'esprit métaphysique, d'accord avec les intrigues académiques, qui favorisent les spécialités, rejette le plus énergiquement.

Après ce préambule, purement sociologique, le penseur est en état de se dessiner, pour lui-même, un tableau des fonctions mentales rapporté à leur organe, qui est le cerveau. Cette théorie cérébrale, où est exposée en détail la psychologie positive, ne doit point être méprisée d'après la critique serrée qui a réduit beaucoup l'ambitieuse doctrine des localisations cérébrales. Comte dit explicitement que la biologie est hors d'état de rechercher le siège des diverses fonctions mentales, faute d'une doctrine sociologique qui détermine ces fonctions selon l'ordre de dignité croissante et d'énergie décroissante. Au reste notre auteur n'oublie jamais que l'ensemble du cerveau comme l'unité de l'organisme tout entier, sont la condition de toutes. Ces réserves bien comprises, la série cérébrale des fonctions mentales forme un plan de psychologie irréprochable. Comte, éclairé par les rapports de dépendance qui expliquent la série, sentiment, action, intelligence, ne s'est nullement trompé en rattachant le sentiment à la partie postérieure de la masse cérébrale, l'action à la partie moyenne située vers le haut du crâne, et l'intelligence à l'extrémité antérieure qui vient buter et se replier contre le front. Les subdivisions, d'après le principe même de cette construction, qui est sociologique, valent plus pour les fonctions mêmes que pour les parties qui sont supposées s'y rapporter, et dont l'expérience biologique ne donnera jamais qu'une connaissance imparfaite, surtout à l'égard des opérations supérieures.

L'affectivité se divise selon l'égoïsme et l'altruisme ; et l'égoïsme est évidemment premier, soit quant au développement, soit quant à l'énergie. Les instincts égoïstes sont le nutritif, le sexuel, le maternel. Après ces instincts conservateurs se placent naturellement les instincts de perfectionnement, le premier militaire, qui concerne la destruction des obstacles, et le second industriel, qui se manifeste par la construction des moyens. La transition de l'égoïsme à l'altruisme s'effectue par l'orgueil et la vanité, dont il faut bien remarquer l'ordre. Que la vanité ait naturellement moins d'énergie que l'orgueil mais plus de dignité, c'est ce qui étonnera moins si l'on définit la vanité par le besoin d'approbation. La vanité fait ainsi le passage entre l'égoïsme et l'altruisme. L'altruisme enfin comprend les trois degrés de la

sympathie : attachement, vénération, bonté, qui achèvent la série des affections.

Quant aux fonctions intellectuelles, il importe de se délivrer des vagues facultés comme attention, mémoire, volonté. Il faut distinguer deux fonctions proprement mentales, relatives l'une à l'expression et l'autre à la conception, l'expression étant plus proche de l'action, donc première en énergie, et seconde en dignité. Quant aux fonctions les plus hautes, elles se divisent, toujours selon le même ordre, en contemplation et en méditation, la première comprenant l'observation des êtres, puis celle des faits, la seconde l'induction et la déduction. Quant à la relation précise de toutes ces fonctions à quelque partie, soit latérale soit médiane du cerveau, il est inutile ici d'y insister. La psychologie positive n'est point, comme on peut voir, dépendante des discussions, peut-être sans fin, qui ne peuvent manquer d'être soulevées par les anatomistes et les physiologistes. Hors de ces suppositions, le tableau des fonctions, que je viens de résumer, n'est pas exposé à de graves critiques, et ne comporte guère, il me semble, d'importantes rectifications. Toutes les recherches ultérieures de la psychologie s'y sont conformées. Au reste l'ingratitude envers Comte, qui est le fait général à notre temps, vient principalement de ce que ses doctrines sont de celles qu'on ne se pardonnerait pas d'avoir jamais méconnues.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

VI

Ordre et progrès

[Retour à la table des matières](#)

La dynamique sociale est la science du progrès humain. On en a exposé ci-dessus les conditions principales. Un résumé ne peut donner qu'une pauvre idée du vaste tableau historique que Comte nous a laissé, sous l'idée directrice de la continuité humaine. Il suffit de faire pressentir ici que les idées positives concernant la réelle condition humaine fournissent d'avance à la description historique des formes ou des cadres qui permettent de lier dans un seul tissu les institutions, les idées et les événements, sans aucune de ces suppositions machiavéliques dont les historiens trop peu familiers avec l'ordre extérieur, et les nécessités réelles, ont abusé longtemps, comme si l'hypocrisie, la ruse et le mensonge étaient les vrais ressorts de la politique. Au vrai la nécessité inhumaine conduit pour le principal le monde des hommes, lesquels ne peuvent jamais imprimer au cours naturel des choses politiques que de faibles variations, en dépit des ambitions, toujours stériles, des réformateurs utopistes.

Toute civilisation est d'abord prise dans le réseau des nécessités biologiques, qui la soumettent aux conditions physiques, géographiques, astronomiques et mathématiques, ces conditions étant plus rigoureuses et moins modifiables à mesure qu'elles sont plus simples et plus abstraites. Il n'y a aucun moyen de changer une somme si les parties sont données, et les autres échappent à nos prises. Partout l'inférieur porte le supérieur, comme on peut voir en tout temps que le froid et la faim règlent inexorablement les combinaisons des politiques, quoique ici déjà il nous soit possible de commander en obéissant. Toutefois la nécessité biologique nous ramène toujours à elle, surtout dès que nous essayons de la braver ; c'est ainsi qu'en chacun de nous l'intelligence et même les sentiments dépendent d'abord de la santé ; et l'humble condition du sommeil et de la nourriture est imposée au plus grand génie, qui se trouve en péril dès qu'il tente de l'oublier. Cette vue sur l'animale condition de l'homme ne doit point conduire à de vaines déclamations. Au contraire il est bon de remarquer que, par cette pression continue, se trouve limitée la fantaisie des actions, et surtout celle des pensées, toujours stériles et même nuisibles dès qu'elles sentent moins la contrainte des nécessités inférieures. Car de toute façon nous devons construire sur ce qui résiste, comme font les maçons. Et l'histoire des utopies fait voir que le progrès est souvent ralenti et même directement contrarié par l'illusion que l'on peut toujours changer ce qui déplaît. C'est ainsi que les mœurs, sous la théocratie initiale, furent ce qu'elles pouvaient être, tant que, par des conditions extérieures assez stables, on put obéir aux nécessités biologiques seulement, et respecter, dans l'organisation du travail, les règles spontanément fournies par le régime familial. Et, bien loin de s'étonner que des sociétés aient vécu si longtemps sous des lois si différentes des nôtres, il faudrait s'étonner qu'elles aient pu changer, si les mêmes nécessités de population et de subsistance n'avaient conduit au régime militaire conquérant qui rompit les castes, unifia l'éducation, mais pourtant sans pouvoir changer le régime de la maternité ni celui de la première enfance. Au reste les nécessités de la guerre mouvante formèrent, au-dessus de l'inflexible ordre biologique, un autre ordre non choisi, une opinion publique, des vertus, et même une religion répondant aux exigences de l'immense empire. Dans la suite, c'est encore une pression d'ordre biologique qui fit déborder sur les frontières un flux de populations sauvages, et changea la politique conquérante en politique défensive. D'où l'on peut comprendre la constitution féodale, les centres fortifiés, l'autonomie combinée avec la dépendance, et une étroite liaison rétablie entre les défenseurs et le sol ; changement qui explique assez bien les mœurs nouvelles, sinon la nouvelle religion composée du polythéisme local et du monothéisme oriental, et qui-dut tout au moins s'adapter à une structure politique spontanée. Ces remarques, qui donnent une faible idée de l'analyse historique effectuée par Comte, sont seulement pour faire entendre que l'inflexible réalité ne cesse jamais de régler nos essais d'organisation.

Il faut définir l'ordre par les mœurs, les institutions et les méthodes d'action qui répondent, en chaque situation, aux nécessités invincibles, et le progrès par les inventions qui résultent de la connaissance directe de ces nécessités. Ce que l'étude de l'époque industrielle n'a cessé de confirmer amplement. Ainsi, l'idée qui domine toute interprétation de l'histoire est que la résistance aux innovations métaphysiques, ramenant toujours l'intelligence au niveau des problèmes réels, est aussi ce qui assure le progrès. Rien n'est plus propre à le faire entendre que le contraste entre la civilisation grecque et la

romaine. Dans la première, le goût des spéculations abstraites, non assez tempéré par les nécessités militaires, produit bientôt la décomposition des mœurs sous le règne des discoureurs, en sorte que les services éminents ainsi rendus au progrès humain n'ont pas empêché une décadence irrémédiable. Au lieu que, dans l'autre, l'ordre militaire, par la nécessité de conquérir pour conserver, résiste fortement aux improvisations ; d'où cette puissante organisation politique et juridique, encore vivante dans tout l'ordre occidental.

De la même manière, au Moyen-Âge, durant la longue transition monothéique presque toujours mal appréciée, le contraste est remarquable entre une méthode de penser entièrement soustraite à toute vérification, et un sentiment profond des nécessités sociales, qui se traduit par une lutte continuelle contre toute improvisation, même de pensée, sagesse pratique qui assura ce difficile passage contre les divagations métaphysiques. Car le dogmatisme, où l'expérience manque, est dispersif. D'où l'on comprend un pouvoir spirituel énergiquement conservateur, toujours inspiré, à son insu, par les nécessités de l'ordre social appuyé lui-même sur l'ordre extérieur, seul régulateur, au fond, de toute pensée. De quoi il est aisé de juger équitablement si l'on considère les fantaisies utopiques qui caractérisent l'anarchie moderne et l'avènement de la libre pensée. On comprend peut-être assez, même d'après cet abrégé, que la raison ne peut se définir hors de son contenu réel, et qu'enfin les Penseurs, s'ils ne sont tenus par l'objet de toutes les manières, n'ont point de bon sens.

On voit qu'il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire d'expliquer la célèbre devise : « Ordre et progrès », éclairée par l'aphorisme moins connu : « Le progrès n'est jamais que le développement de l'ordre ». L'écueil des résumés, je n'excepte pas ceux que Comte lui-même a donnés de sa doctrine, est que nous passons d'une idée à l'autre, nous qui lisons, par le chemin le plus vulgaire, et retombons ainsi aux lieux communs. Chacun a eu l'occasion de penser qu'il aime le progrès, mais qu'il est aussi attaché à l'ordre, ce qui est sans issue. L'idée de Comte, d'apparence si simple, est une des plus profondes et des plus difficiles à saisir. Il l'a prise certainement de ses études astronomiques, en considérant, dans le système solaire, les variations compatibles avec les lois stables. Et ce n'était que former, dans le cas le plus favorable, une juste notion des lois naturelles, dont la constance s'exprime par les variations mêmes. Et l'amplitude des variations est liée à la complexité du système, d'où cette conséquence importante que l'ordre le plus complexe est aussi le plus modifiable. Mais cette idée doit être préparée par la contemplation positive d'un ordre qui nous soit inaccessible ; car il est ordinaire que le succès de l'action efface l'idée même de la loi naturelle, seulement représentée alors sous la forme d'une volonté supérieure à la nôtre. Au contraire, en conduisant nos pensées à la fois selon l'ordre encyclopédique et selon l'expérience, nous devons parvenir à comprendre tout à fait l'obscur axiome de Bacon - « L'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant » ; et les difficultés qu'enferme cette formule si connue viennent de ce qu'étant évidente dans le fait elle est inconcevable d'après les fictions presque équivalentes d'un monde clos et d'un Dieu parfait. Mais la stricte liaison de la théorie et de l'expérience conduit à exorciser le fantôme de la fatalité, qui apparaît alors comme métaphysique, c'est-à-dire aussi inconcevable qu'invérifiable. Le vrai penseur, éclairé là-dessus par la loi des trois états, qui lui représente la marche de toutes-nos pensées, quel qu'en soit l'objet, transporte en toute étude et jusque

dans la sociologie cette notion capitale que les lois immuables permettent des modifications d'autant plus amples que l'ordre dont il s'agit est plus complexe.

La notion positive de la puissance humaine, qui est celle de la liberté réelle, se trouve ici, mais non point accessible sans une profonde culture encyclopédique. Car, chose digne d'être remarquée, alors que l'ordre paraît seul dans la contemplation astronomique, c'est le progrès au contraire qui occupe tout l'esprit dans la contemplation sociologique. Il s'agit donc, au cours d'une étude conduite selon la série des six sciences, de conserver l'ordre sans perdre pour cela le progrès, depuis le moment critique de la physique, où l'homme se trouve partie agissante dans les événements considérés. Notre analyse s'arrête là, parce que rien ne peut dispenser de la lente formation positive. Traduisons seulement notre idée, encore abstraite, en termes politiques ; elle signifie que le progrès ne peut pas plus altérer l'ordre que les variations d'un système ne violent les lois mécaniques. En fait cette idée fut éclairée, aux yeux du maître, d'une manière décisive, par les vues de Broussais sur la santé et la maladie, qui l'une et l'autre appartiennent au même ordre, et vérifient les mêmes lois. Cette idée biologique, déjà bien cachée, lui parut assez mûre pour qu'il la transportât dans le domaine de la science sociale, où assurément elle est encore plus difficile à saisir, tant que les lois de l'ordre, qui sont l'objet de la Statique Sociale, ne sont pas assez connues. C'est pourquoi j'ai insisté sur ceci que l'ordre social ne doit pas être pris comme une conception idéale, mais comme représentant un ensemble de nécessités inférieures, progressivement connues et élucidées par les sciences précédentes. Pour prendre un exemple qui est encore plus clair aujourd'hui qu'il ne l'était au temps de Comte, les revendications féministes relèvent de l'utopie métaphysique, et masquent presque entièrement, dans l'opinion, d'autres progrès que notre philosophe conçoit bien plus amples, quant à la dignité et à la mission de la femme, et qui, bien loin de changer l'ordre biologique, au contraire le développement en lui obéissant. Cet exemple peut nous avertir de ceci, que si la Dynamique Sociale peut nous faire saisir dans le fait la relation du progrès à l'ordre, seule la Statique Sociale peut nous éclairer assez là-dessus, d'après le célèbre exemple de la mécanique rationnelle, où il apparaît assez que la dynamique serait téméraire sans les investigations de la statique. Que l'on comprenne seulement la difficulté des spéculations politiques, et la préparation qu'elles supposent, et ce raccourci, quoique insuffisant, ne sera pas tout à fait inutile.

Idées. Introduction à la philosophie (1939)

Cinquième partie : Auguste Comte

VII

Morale sociologique

[Retour à la table des matières](#)

Depuis que, par les progrès connexes de la science et de l'industrie, l'esprit moderne est affranchi de toute théologie, l'homme occidental n'est plus disciplinable que d'après une loi démontrable. Afin de gagner du temps sur les discussions irritantes qui pourraient ici s'élever, je veux remarquer seulement que les modernes apologistes invoquent moins une existence vérifiable qu'un besoin du cœur que Comte n'a jamais méconnu, et auquel il entend bien, finalement, donner satisfaction. Posé donc que l'homme qui cherche l'ordre le cherche d'après ce qu'il sait le mieux. Comte estime que les études sociologiques sont maintenant assez préparées pour que l'on fasse rentrer dans l'ordre des sciences naturelles les préceptes de conduite sociale que la sagesse pratique a toujours enseignés, quoi qu'elle les fondât, comme on l'a vu, sur des doctrines tout à fait invérifiables. L'idée de fonder la fidélité conjugale et le mariage indissoluble sur l'obéissance à un Dieu abstrait et inconcevable, caractérise bien l'insuffisance et même le danger de ces arbitraires constructions théoriques, qui détournaient les esprits des vraies preuves, situées pourtant bien plus près d'eux. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec le triomphe moderne de l'anarchie métaphysique, les plus simples règles de

l'ordre social aient été entraînées dans la ruine des faibles doctrines auxquelles l'esprit théologique les avait imprudemment rattachées. Toutefois l'aberration monothéique n'alla jamais jusqu'à prescrire, d'après le dogme, l'amour maternel, directement glorifié dans le symbole de la Vierge Mère. C'est une raison d'apercevoir dans cette relation originelle, le premier type de l'existence sociale, comme le plus puissant des instincts altruistes. Mais il est aussi d'autant plus nécessaire d'expliquer l'étrange erreur de l'esprit métaphysique, qui, soit qu'il conserve une ombre abstraite de Dieu, soit qu'il se réfugie dans un matérialisme non moins abstrait, aboutit toujours à l'individualisme par la négation plus ou moins décidée des sentiments altruistes naturels.

L'individualisme est lié au monothéisme par la doctrine du salut personnel, qui tend, malgré la nature, à dissoudre les liens sociaux et à isoler l'homme en face de Dieu. Cette abstraction, au plein sens du mot, préparait l'idéologie rationaliste, toujours penchant vers l'empirisme sceptique, d'après laquelle les sociétés sont seulement des institutions de prudence et de nécessité, auxquelles l'individu consent par le souci de se conserver. La doctrine des droits de l'homme ne fait que traduire dans la pratique ces étranges constructions théoriques, l'existence sociale étant alors fondée sur une sorte de contrat, toujours soumis au calcul des profits et des charges, sous l'idée d'égalité radicale. Il faut convenir, au reste, que cette idée négative, et au fond anarchique, a contribué beaucoup à délivrer l'esprit de recherche, remarque qui fait entendre une fois de plus les difficultés et les retards du progrès humain. L'esprit affranchi doit revenir, examiner par ordre toutes les questions, avec la certitude de retrouver tout l'humain, car tout finalement doit prendre place dans les conceptions positives, aussi bien la négation métaphysique que l'énergique position théologique ; car tout s'explique enfin par la structure et par la situation humaine.

En ce grand sujet de la morale, qui est l'aboutissant de toute recherche raisonnable, l'esprit positif considère l'existence sociale comme un fait naturel au même titre que la structure de l'homme.

Ces remarques trop abstraites seront éclairées par un essai 1 de morale réelle que j'ai résolu d'ajouter à cette étude sur Comte, comme une conclusion fort utile. J'ai assez dit que les grands philosophes doivent réformer toutes nos idées. En cet *Essai d'une Sociologie de la famille* j'ai voulu montrer comment on peut appliquer les principes de Comte et donner un exemple d'un tel usage d'un système, c'est-à-dire faire voir qu'un bon lecteur peut se proposer une tâche bien plus importante que d'expliquer le système, c'est, aussi bien en suivant Hegel, Descartes ou Platon, d'inventer soi-même d'après la méthode du Maître qu'on s'est choisi. Ainsi la morale sociologique en un sens repose sur l'expérience de la vie sociale, mais encore plutôt sur l'expérience de l'utilisation de la pensée d'un vrai sociologue.

FIN